

jour quand elle se réveilla. Elle glissa à bas de son lit et s'étonna de se sentir forte et pleine de courage après tant de terribles émotions qu'elle avait éprouvées. C'était donc que Dieu ne l'abandonnait pas et qu'elle aurait le secours qu'elle attendait de lui.

Un gai soleil inondait la chambre de lumière. Elle s'approcha de la fenêtre et l'ouvrit ; ses regards embrassèrent le paysage qui s'étendait à perte de vue ; les arbres partout, rien que des arbres ; mais quelle belle verdure avec ses tons divers sur lesquels le soleil semait des étincelles dans un rutsellement de lumière dorée.

De tous les côtés, les oiseaux chantaient à plein gosier. La joie, le bonheur étaient partout. Des odeurs balsamiques montaient, comme envoyées par un immense encensoir, et embaumaient l'air et l'espace.

En présence de cette gaieté de la terre et du ciel, Paule se sentit un instant presque gaie, elle aussi. Mais ses mains touchèrent les barreaux de fer de la fenêtre qui lui rappelaient brusquement qu'elle était dans une prison.

Elle poussa un profond soupir. Hélas ! elle n'avait point à prendre part à cette belle fête de la nature ; ce n'était pas pour elle que le soleil brillait d'un si vif éclat, que les arbres s'étaient parés de cette admirable verdure, que ces doux parfums embaumaient l'air ; hélas ! il n'était pas pour elle non plus ce joyeux concert des oiseaux !

Au dehors la joie, au dedans la douleur ! Là les sourires, ici les larmes ! Le printemps, les beaux jours sont pour les heureux ; pour les malheureux, c'est toujours l'hiver, c'est-à-dire le soleil sans rayons, les champs sans fleurs, les bois sans verdure, les oiseaux sans chansons.

La comtesse, le regard perdu, était devenue songeuse.

Trois petits coups frappés à la porte l'arrachèrent à sa méditation.

— Qui est là ? demanda-t-elle.

— Moi, madame, répondit la voix de Noémie.

— Que voulez-vous ?

— Je viens demander à madame si elle a besoin de moi.

— Non, pas maintenant, merci.

La femme s'éloigna.

Paule entra dans le cabinet. A côté de la commode-toilette, il y avait un broc rempli depuis la veille sans doute d'une belle eau claire. Rien, d'ailleurs, ne manquait au lavabo, ni les brosses, ni le savon, ni le peigne à cheveux.

La jeune femme procéda à sa toilette, et pour la première fois depuis son départ des Bergères, y mit un certain soin. Elle peigna ses magnifiques cheveux et se coiffa avec goût. Elle changea de linge, mit ses pieds dans des pantouffles de satin noir, puis ayant choisi un costume dans sa garde-robe elle acheva de s'habiller. La robe, vieille de trois ans, était à peine défraîchie ; elle n'était plus à la dernière mode, sans doute, mais elle allait fort bien à la comtesse et faisait admirablement ressortir toutes les grâces de sa personne.

Pourquoi, dans la situation cruelle où elle se trouvait, Paule s'habillait-elle ainsi ? Pourquoi cette espèce de retour à la coquetterie ? Si ces questions eussent été adressées à la comtesse, peut-être n'aurait-elle pas su y répondre.

Elle avait agi machinalement, dirigée par un instinct plutôt que par une pensée.

Elle remit en place les meubles de sa chambre et reçut une courte visite de Noémie, qui avait eu une scène avec son mari pour avoir causé trop longtemps, la veille, avec la prisonnière, et qui prit le temps, néanmoins, de complimenter Paule sur sa toilette et la façon dont elle avait arrangé ses cheveux.

La comtesse descendit quand on l'appela pour déjeuner et tout de suite après remonta. L'homme n'avait pas été avec elle autrement que la veille, il ne lui avait pas adressé la parole et avait évité avec soin de rencontrer son regard, sentant bien qu'elle l'observait et probablement aussi parce que, comme tous les gredins, un regard honnête lui faisait peur.

M. de Miray allait-il venir ?

La comtesse était prête à le recevoir, puisqu'elle ne pouvait

se soustraire à la visite du misérable. Que se passerait-il entre eux ? Cette interrogation contenait bien des craintes. Paule ne s'effrayait pas outre mesure, cependant ; elle était résolue à rester calme, complètement maîtresse d'elle-même, à contenir la fureur qui grondait en elle sourdement. Malgré cela, elle était très agitée, avait des impatiences nerveuses.

† Un peu après midi, Noémie monta rapidement l'escalier, entra dans la chambre et, très émue, dit à Paule :

— Mon mari m'a prévenue, le monsieur va venir ; Romain est en faction à la porte, prêt à l'ouvrir.

— Merci, répondit la comtesse, dont le cœur se mit à battre très fort.

La femme se hâta de redescendre.

Un quart d'heure après M. de Miray arriva à cheval. Il confia l'animal à Romain et dit à Noémie, qui était comme clouée au sol :

— Où est la dame ?

— Dans la chambre.

Paule entendit le pas de son ennemi retentir sur les marches de pierre de l'escalier.

— Soyons calme, soyons forte, se dit-elle, je ne dois pas trembler devant cet homme.

M. de Miray parut. Il n'y avait plus la moindre trace d'émotion sur le visage de la comtesse. Elle était assise dans un fauteuil, elle ne se leva point.

— Ah ! c'est vous, monsieur de Miray, dit-elle avec une aisance parfaite, je vous attendais.

— Ah ! vous m'attendiez... balbutia-t-il.

Et il resta tout, décontenancé devant le calme froid de la comtesse, quand il s'attendait à voir des larmes, à entendre des paroles de colère.

— Oui, monsieur, je vous attendais, reprit la comtesse, car j'ai dû penser, et cela avec raison, que vous m'aviez fait appeler ici pour avoir la satisfaction de me voir et de causer avec moi.

— C'est vrai, madame.

— Je ne me lève pas, et vous voudrez bien que je reste assise ; vous n'ignorez pas que je sors à peine d'une cruelle maladie, je suis encore excessivement faible. Mais ne restez pas debout, monsieur, prenez, je vous prie, la peine de vous asseoir. Il s'assit en ébauchant un sourire.

— Je vous dois mes félicitations, monsieur de Miray, poursuivit la jeune femme ; vous savez admirablement choisir les gens dont vous vous servez ; ils sont d'une habileté et d'une adresse rares ; votre religieuse a été superbe ; son ardeur à prier, ses grands signes de croix, sa piété exemplaire m'ont fort édifiée. Je vous conseille de vous recommander à ses prières, ajouta-t-elle avec ironie.

De Miray eut encore un sourire forcé. Le regard clair et profond de la comtesse le gênait singulièrement.

— Enfin, continua-t-elle, grâce à vos excellents chevaux, le voyage s'est fait rapidement et tout s'est bien passé. Vous aviez recommandé qu'on eût des attentions pour moi ; je n'ai pas à me plaindre de vos gens ; ils ont été convenables et ont certainement droit à une récompense que vous ne manquerez pas de leur offrir. Bref, me voilà ici parce que vous l'avez voulu, et vous me rendez visite ; qu'avez-vous à me dire ?

— (Que je vous aime.

— Ce n'est pas du nouveau pour moi ; vous savez ce que je vous ai déjà répondu et il est inutile que je le répète ; en vérité, monsieur de Miray, si vous n'aviez que cela à me dire, ce n'était pas la peine de vous déranger et vous auriez pu ne pas dépenser votre argent pour me faire voyager malgré moi ; vous pouviez faire un plus noble emploi de cet argent, monsieur, en le donnant aux pauvres, par exemple.

— Paule, vous avez tort de prendre avec moi ce ton railleur ; vous oubliez que vous êtes ici en ma puissance.

— Non, monsieur, non, je n'oublie pas que je suis votre prisonnière ; mais je ne suis pas en votre puissance autant que vous le croyez. Vous êtes gentilhomme, et je veux croire encore que vous vous conduirez avec moi en gentilhomme.